

Journal d'un hypnotisé

André Major

Volume 28, numéro 2 (164), avril 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31032ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, A. (1986). Journal d'un hypnotisé. *Liberté*, 28(2), 102–106.

JOURNAL D'UN HYPNOTISÉ

ANDRÉ MAJOR

Vendredi 4 octobre

On laisse parfois les incidents malencontreux de l'existence prendre des allures de tragédie alors qu'il suffirait de promener le regard sur une mappemonde pour leur restituer leur portée exacte. Mais ce détachement à l'orientale à quoi on aspire depuis toujours, difficile d'y atteindre, on le constate à tout moment: un mot blessant, l'hostilité de l'un ou la simple indifférence d'un proche, et voilà qu'on se tourmente. Se détacher de soi comme des autres suppose, il faut croire, une forme de sainteté. Ou de névrose.

Samedi 5 octobre

Curieux qu'on se serve d'arguments aussi lourds pour nous faire avaler les bières dites légères.

Dimanche 6 octobre

Nos idées — ce que nous appelons un peu distraitement «nos idées» — ne sont pour les autres que des opinions parmi tant d'autres. Il est vrai que la plupart du temps elles se confondent avec les clichés qui circulent dans notre milieu. C'est pourquoi il nous arrive si rarement d'avoir une véritable conversation avec nos semblables, eux aussi victimes de la même faiblesse: cette peur d'aller à contre-courant, ce besoin frileux de bien penser qui masque une absence de pensée. Il n'y a que dans une grande intimité amoureuse qu'un échange authentique a lieu parce qu'alors on se livre sans crainte d'être jugé, l'âme nue et l'esprit désarmé. Une espèce d'audace nous pousse à dériver sans souci du point d'arrivée, comme des

errants délivrés de leurs origines et ne désirant plus que ce miracle: renaître dans le regard de l'autre.

Lundi 14 octobre

L'un des effets libérateurs de l'écriture, c'est de nous entraîner parfois au-delà du territoire où nous confine notre héritage socio-culturel. Ainsi en venons-nous à ne plus supporter les travers et préjugés de notre milieu d'origine ou d'adoption. C'est en ce sens d'ailleurs qu'on peut dire que l'art relève de la haute trahison et du plus total irrespect de nos propres valeurs. Greene disait que l'écrivain était naturellement déloyal à l'égard de sa société et Sartre, dans son texte sur *Sartoris*, que «tout art est déloyal». L'expérience littéraire nous montre en effet que rien ne prévaut sur les exigences de ce «mentir-vrai» dont toute œuvre authentique constitue une vibrante et irréfutable manifestation. Car il s'agit moins pour l'écrivain de révéler une vérité quelconque — c'est un autre métier, celui-là, et bien plus rentable — que de rendre le monde plus lisible. Seulement un peu plus lisible. Certainement pas plus beau, ni plus simple ni plus supportable.

Dimanche 20 octobre

Un jour, à l'époque où j'étais au *Devoir*, je reçus un manuscrit intitulé *Le premier miel*, accompagné d'une lettre un peu naïve dans laquelle son auteur — une jeune fille, me sembla-t-il — me demandait ce que je pensais de son travail. Des manuscrits, j'en lisais des tas, mais j'étais rarement ébloui comme je le fus par ce *Premier miel* savoureux que quelques incorrections ne parvenaient pas à affadir. J'écrivis à l'auteur pour lui suggérer des corrections et surtout pour lui offrir de m'occuper de la publication de son manuscrit. Quelques jours plus tard, je recevais un coup de fil de Germaine Guèvremont qui m'avoua alors avoir usé d'un pseudonyme pour savoir vraiment ce que je pensais de cette évocation de son enfance. Elle m'invita chez elle, dans l'appartement qu'elle occupait face au parc Lafontaine, à goûter sa

chaudrée de palourdes. Elle me parla de Colette, bien sûr, de son cousin Claude-Henri Grignon, du poète Alfred Desrochers qui l'avait aidée à peaufiner son *Survenant* et, comme j'allais la quitter, elle me prêta deux ou trois Ramuz en me disant: «Comme ça, vous allez bien être obligé de revenir me voir». J'y suis retourné deux ou trois fois, toujours avec le même plaisir, appréciant sa chaudrée de palourdes et sa gaieté malicieuse. Elle avait décidé d'envoyer *Le premier miel* à son éditeur, comme je lui recommandais. Et puis j'appris qu'elle venait de mourir à l'hôpital, avant que son livre paraisse. Il n'a jamais paru. J'aurais été l'un de ses deux ou trois lecteurs. Bien plus tard, à l'occasion d'une émission que Radio-Québec lui consacrait, j'appris que ses héritiers refusaient toute collaboration, tout comme ils s'étaient, j'imagine, opposés à la publication du *Premier miel* où cette amoureuse de la vie qu'avait été leur mère retrouvait son enfance, bouclant ainsi une existence vouée presque entièrement aux siens et, en second lieu seulement, à son travail littéraire.

Samedi 9 novembre

Rien n'avait l'air d'arriver — je veux dire qui sorte du trop ordinaire menu quotidien. Pourtant, en revenant à la maison avec ma fille, j'ai senti dans cette lugubre journée d'automne une odeur encore vague mais qui ne pouvait me tromper. Je lui ai dit: «Ça sent la neige». Elle a d'abord ri, puis nous avons fait un pari: s'il neigeait, elle m'aiderait à ramasser la dernière bordée de feuilles mortes. Vingt minutes plus tard, nous étions dans le jardin en train d'entasser les feuilles mortes qu'alourdissait une neige molle et fondante, mais qui changeait cette journée du tout au tout, comme si une cantate de Bach avait tout à coup fait vibrer le chœur d'une église déserte.

Mercredi 20 novembre

Tout au long de cette campagne électorale marquée au coin du paradoxe — le chef libéral se disant fier d'être Québécois et le chef nationaliste affirmant

qu'il négociera avec Ottawa dans une optique fédéraliste —, les média ont décidé de nous prouver que si Johnson était télégénique, Bourassa était, de son côté, un intellectuel peu aguichant mais accablé d'idées. Comme pour les contredire, ce dernier se risque maintenant à imiter son rival avec une maladresse presque touchante, affectant de se mettre à l'écoute des gens, se coiffant d'un casque d'employé de la construction ou serrant la main d'une malade, l'air aussi contrit qu'au moment de prendre la parole devant une foule partisane. Mais Bourassa a beau imiter le style chaleureux et compatissant de Johnson, je n'arrive pas à gober le personnage avec sa mathomanie et ses airs de premier de classe qui croit tout savoir et qui tient à le montrer. Les jours d'extrême morosité, j'en viens à souhaiter qu'il le prenne, le pouvoir, si ça peut l'apaiser un peu et lui permettre de réaliser son miracle économique. On le voit déjà, au lendemain de la victoire, marcher sur les eaux des rivières, superbement indifférent aux remous que lui ont annoncés les porte-parole autochtones.

Vendredi 22 novembre

Nous croyons vivre dans un monde tout à fait différent de celui de nos aïeux décimés par la peste, le choléra, la guerre et la faim. Croyance que viennent conforter les miracles de la science et la prospérité des sociétés occidentales, mais que le spectacle du monde devrait relativiser considérablement, compte tenu des fléaux qui font les manchettes des journaux: terrorisme, famine, pollution de la planète, maladies engendrées par le progrès et contre lesquelles on s'acharne vainement, intolérance poussée parfois jusqu'à ses extrêmes limites dans une large portion du globe. Tout ceci pour dire que si les horreurs des temps passés rendent toute nostalgie impraticable, nous aurions bien tort d'être dupes de l'humanité présente. Et qu'il n'y a rien de plus fragile que l'acquis de la civilisation, comme l'histoire récente de l'Europe nous le rappelle.

Jeudi 28 novembre

Depuis le début des années soixante jusqu'au référendum de 1980, la politique ramenait tout à elle. Elle nous faisait battre le cœur, elle jouait avec nos nerfs, elle était l'obsession majeure. Mais avec le retrait des grands acteurs de cette période, nous nous sommes retrouvés entre nous, aussi ahuris et épuisés qu'au terme d'un trop long match dont l'issue n'est même pas claire. Et la politique a repris sa place, et non plus toute la place. Cette normalisation me semble préférable à l'espèce de sacralisation du politique qui nous a fait considérer le pouvoir comme l'instrument unique du salut collectif. La question nationale se pose sans doute toujours, mais avec moins d'urgence et surtout en termes moins dramatiques. Sa solution ne sera pas aussi simple, ni aussi définitive, que nous l'avions cru. On l'aura remarqué au cours de la campagne électorale, presque personne n'ose évoquer d'improbables consensus ni parler au nom du peuple québécois, comme on le faisait il n'y a pas si longtemps.